

INFORMATIONS DE LA « CHRONIQUE »

Le Martyrologe des médecins.

En dépit des railleries du boulevard, des papotages de cercles, des médisances de couloirs, notre profession est encore de celles dont on n'a pas trop à rougir.

N'est-elle pas héroïque, cette triste fin du jeune docteur Davaine, à l'avenir si beau de promesses — il n'avait pas atteint 30 ans, et il portait un nom illustre — que la diphtérie, cette horrible mangeuse d'hommes, a couché dans le lit du tombeau ?

Il y a quelques jours, tous les journaux l'ont conté, le Dr Davaine fut appelé, rue Daguerre, au chevet d'un enfant atteint du croup. Le pauvre petit étouffait. Pour lui insuffler de l'air, c'est-à-dire de la vie, le médecin n'hésita pas à coller sa bouche sur celle du malade, et il aspira, attira les fausses membranes qui produisaient l'asphyxie. L'enfant fut sauvé. Mais au contact de la bouche empoisonnée, le médecin avait pris les germes du mal. Le lendemain, il s'allait ; quelques heures après, il était mort.

A quoi pensent donc nos Associations soi-disant amicales, confraternelles, qui laissent partir ce héros sans l'accompagner au champ du repos, sans lui tresser les palmes que son acte de noble dévouement lui avait conquises ? Si nous n'honorons pas nos morts, ceux qui vaillamment succombent au champ d'honneur, qui donc se chargera de ce soin ?

Il y a quelques années, un confrère de haute distinction, un homme d'initiative et de cœur, le Dr E. Hart, rédacteur en chef du *British medical Journal*, avait eu l'heureuse pensée de dresser la liste des martyrs de la médecine, de ces savants intrépides qui bravent la mort à l'hôpital ou au laboratoire, sans peur comme sans forfanterie. Qu'est devenu ce projet ? Le Dr Hart est mort l'an dernier, et nous n'avons pu réussir à savoir où il en était de son travail. Pourquoi ne pas reprendre son idée ?

« A l'entrée des hôpitaux de Paris, lisions-nous ces jours derniers, une plaque de marbre noir apprend aux visiteurs les noms des internes morts de maladies prises au chevet des hospitalisés. C'est surtout dans les établissements réservés aux maladies du premier âge que la liste de ces noms est longue. Les hôpitaux d'enfants sont, comme on l'a dit, le champ de bataille le plus meurtrier de nos jeunes médecins. Et pourtant, les places semblent y être le plus convoitées, en raison même du péril qu'elles offrent. »

Mais, ajouterons-nous, il n'y a pas que dans les hôpitaux d'enfants que l'on devrait placer des dalles funéraires et des inscriptions commémoratives. Qu'a-t-on fait pour consacrer le souvenir de l'interne *Mariotte*, qui avait contracté, en soignant à l'hôpital Lariboisière une femme atteinte de diphtérie, les germes de l'angine infectieuse, et qui mourut des suites de sa généreuse imprudence ; de l'étudiant *Le Goff*, qui, étant interne des hôpitaux, offrit son sang pour une opération de transfusion ? L'opération ne fut pas faite dans de bonnes conditions et *Le Goff* succomba peu après. La Ville de Paris a, il est vrai, donné le nom de *Le Goff* à une de ses rues.

Point n'est besoin de rappeler ici la belle conduite de Louis Thuillier, l'un des disciples les plus aimés de Pasteur. Une plaque commémorative, à l'Institut de la rue Dutot, mentionne sa mort.

Mais combien d'autres dont le nom est oublié et qui mériteraient de survivre dans la mémoire des hommes !

Ah comme celui qui dresserait notre martyrologe, ferait œuvre belle et réconfortante !

A. C.

Les Médecins au Grand Guignol.

Le 9 mai, le théâtricule du « Grand Guignol » a donné une parade en vers de M^{re} Henri Céard et de Weindel, dont le sujet appartient au domaine médical. Cette parade est intitulée : *Le Marchand de Microbes* ou la *Fille aux Ovaires*. Sans aucun doute les auteurs se sont inspirés d'un fait-divers de date récente. Un charlatan établi dans un faubourg parisien avait une énorme clientèle médicale : on le dénonce comme exerçant la médecine illégale. Or le charlatan était parfaitement diplômé de la Faculté de Paris, mais connaissant la naïveté de la clientèle et sachant que le savoir-faire est préférable au savoir titré, il laissait croire qu'il était pseudo-docteur étranger afin d'attirer la foule dans son cabinet. Il pria même le magistrat de ne pas révéler son titre pour que sa clientèle n'en souffrît pas. C'est ce fait-divers qui a servi de donnée à la piécette de MM. Céard et de Weindel.

M. Henry Céard est plus connu comme prosateur, comme poète et comme romancier que comme auteur dramatique. C'est un des premiers collaborateurs du naturalisme et un des auteurs des *Soirées de Médan*. Il est l'adaptateur à la scène de plusieurs romans des frères de Goncourt et l'auteur connu et apprécié de cette nouvelle, digne de l'auteur des trois contes, « *Une belle Journée* ». Il est intéressant de le voir maintenant nous décocher quelques traits satiriques dans la parade qu'il vient de donner au Grand Guignol. Cette parade abonde en jolis vers, en scènes ingénieuses et en fines saillies : nous ne pouvons qu'engager les confrères qui s'intéressent aux choses du théâtre à aller l'entendre.

Notons ce rapprochement : l'apparition du roman « *les Florifères* » de Camille Pert et de la « *Fille aux Ovaires* » au théâtre. Cette double manifestation de la campagne antiovariétomiste mérite qu'on s'en occupe, bien que *Lysiane* soit là pour plaider en faveur des partisans acharnés des interventionnistes.

Une trouvaille de M. Céard, c'est le nom de son chirurgien, personnage auquel le *Marchand de Microbes* renvoie la *Fille aux Ovaires* : il se nomme *Dychotome* !

Tout finit bien du reste, car dans la pièce le *Marchand de Microbes* épouse la *Fille aux Ovaires*.

D^r MICHAU T.

Le remède de Buffon contre la stérilité.

Buffon a, comme on sait, publié de savants travaux sur la génération. Monsieur, frère du roi, depuis Louis XVIII, pensa qu'un homme qui avait autant étudié cette matière obscure, pourrait lui en expliquer les contradictions et les caprices. Or donc, ayant un jour invité Buffon à l'aller voir, il lui demanda pour quelle cause Madame ne lui donnait pas d'enfants. Buffon répondit avec quelque embarras :